

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Histoire d'une « conversion »

Fernand Ouellette, *Le danger du divin*, Montréal, Fides, 2002, 256 p., 24,95 \$.

Michel Gaulin

Numéro 109, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2003). Compte rendu de [Histoire d'une « conversion » / Fernand Ouellette, *Le danger du divin*, Montréal, Fides, 2002, 256 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (109), 53–53.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Histoire d'une « conversion »

Un « récit de conversion » d'une grande profondeur tant humaine que spirituelle.

ESSAI | MICHEL GAULIN

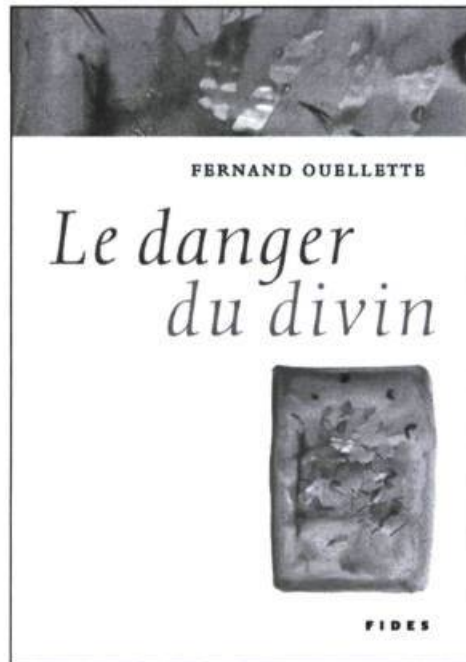
VOILÀ DÉJÀ PLUSIEURS ANNÉES QUE, À TITRE TANT DE poète que d'essayiste, Fernand Ouellette est engagé dans une longue tentative d'épuration de son être. La poursuite obstinée de la beauté, de la lumière, de la « verticalité » à travers la littérature, la peinture ou la musique, tel aura été le fil conducteur d'une recherche qui, dans sa rigueur et sa détermination, a peu de parallèles dans nos lettres. Avec *Le danger du divin*, toutefois, une nouvelle étape, décisive celle-là, paraît avoir été franchie. Ce livre, en effet, est le récit d'un long parcours de maturation tant humaine que spirituelle qui, à travers de multiples détours, mais à la faveur aussi, au bout du compte, d'une expérience d'illumination fulgurante, l'aura ramené à la simplicité et à l'humilité de la foi dans laquelle il était né et avait grandi.

## ANATOMIE D'UN PARCOURS

En vérité, Ouellette n'avait jamais perdu la foi. Il l'avait plutôt laissée en quelque sorte s'assoupir en lui au gré des préoccupations — et des compromissions aussi — que nous impose la vie de tous les jours. Son obsession de la beauté lui fournissait quantité de faux-fuyants qui le dispensaient d'avoir à s'interroger sur le sens véritable à donner à sa vie. Il ne s'en sentait pas moins englué dans un présent « trouble, décousu, fissuré » (p. 32), mais porteur, en même temps, « de velléités, de craintes, de supplications » (*ibid.*) qui n'étaient que la manifestation d'une profonde insatisfaction, d'une absence radicale de nature encore inconnue.

C'est la découverte, en 1992, de la personnalité de Thérèse de Lisieux et de sa « petite voie » qui allait lui permettre d'effectuer un premier tournant. L'humilité de la petite carmélite, sa simplicité, son attitude de réceptivité face au don gratuit que nous fait Dieu de Son amour devaient le sommer, lui, de faire un pas, « de [s]e rapprocher de Dieu dans [s]on écriture avant de le faire dans les sacrements » (p. 87) et, ainsi, de commencer à relever le défi du « danger du divin », cet appel irrésistible que ressent l'être humain dès lors qu'il se met en état de recherche confiante.

Mais le grand coup ne devait se produire que cinq ans plus tard, à la Pentecôte de 1997, année qui marquait, justement, le centenaire de la mort de Thérèse. À la faveur d'un poème et d'un dessin lumineux que lui avait offerts, pour son soixante-sixième anniversaire, quelques mois plus tôt, sa petite-fille âgée de six ans, Laurence, Ouellette allait éprouver, dans la nuit du 17 au 18 mai, ce qu'il appelle un « acte de l'Esprit Saint », et se retrouver assis dans son lit (position du personnage à l'avant-plan du dessin de Laurence), doué du « don de force », « secoué, redressé dans un état de transformé » (p. 102). Le choc de l'expérience allait l'éperonner, séance tenante, à prendre part, en ce dimanche, grand entre tous, qui marque pour les chrétiens la « fête du feu de l'Esprit », à la célébration de l'Eucharistie et à renouer ainsi avec la pratique



des sacrements qu'il avait abandonnée plus de trente ans auparavant.

Il y a donc très nettement, dans le parcours de vie de Ouellette, un *avant* et un *après*. Alors que, dans l'*avant*, il avait justifié à ses propres yeux son éloignement de l'Église par « un besoin de chercher et une acceptation de l'incertitude qui étaient indissociables de la liberté d'écrire » (p. 47), qu'il avait hésité, même, à s'engager dans des travaux sur Thérèse de Lisieux, y voyant la menace d'une rupture peu sécurisante avec le milieu qui avait été le sien pendant près de quarante ans, il ne voit plus, aujourd'hui, de solution de continuité dans l'évolution de son œuvre au cours des années. La spiritualité continue à y occuper une place de premier plan, mais désormais sous une autre forme, plus épurée, plus affinée, plus proche, en fin de compte, du centre essentiel de son être.

C'est pourquoi aussi, après quelque hésitation initiale, il a pu transcender un certain sentiment de pudeur et accepter de témoigner de son expérience et de la façon dont elle a non seulement radicalement

réorienté sa vie, mais contribué à guider sa vision du monde. On pourra être d'accord ou non avec les idées que Ouellette met de l'avant, notamment dans les premiers chapitres de la troisième partie de son ouvrage, sur certaines questions auxquelles fait face l'humanité, mais impossible de douter de sa sincérité et de son engagement à l'intérieur des convictions qui sont dorénavant les siennes.

## UNE INVITATION À LA MÉDITATION

J'attirerai l'attention, *in fine*, sur la très haute qualité littéraire de cet ouvrage. On est indéniablement, ici, en présence d'un livre de poète pour qui les virtualités du langage n'ont plus de secret. Les images sont partout saisissantes de beauté, le ton est adapté au sujet, à son mystère, à la qualité éminemment personnelle du genre de *renversement* dont Ouellette fait dans ces pages le récit.

Nourri page après page, comme en accompagnement subtil, de la Parole de l'Évangile et de celle des Pères, déambulant avec aisance dans la mouvance de grandes figures tel François d'Assise ou de représentants de la spiritualité française du XVII<sup>e</sup> siècle (François de Sales, Fénelon, Bossuet, le père de Condren), mais en filiation aussi avec de grandes voix prophétiques du XX<sup>e</sup> (Simone Weil, Edith Stein, Etty Hillesum), ce livre, par son rythme, par son déroulement tout entier orienté vers l'intérieur de l'être, ouvre largement la voie, pour le lecteur, à de fécondes méditations à caractère eschatologique sur la place de l'Homme (et donc de chacun de nous) au sein du cosmos.

1. L'italique dans les citations est partout le fait de Ouellette lui-même.